

HOMÉLIE 6

HOMMES D'ISRAËL, ÉCOUTEZ CES PAROLES. (AC 2,22, JUSQU'AU VERS. 36)

1. Ces paroles ne sont point, dans la bouche de saint Pierre, un langage d'adulation; mais parce qu'il avait vivement pressé ses auditeurs, il prend un ton plus modéré et cite, avec opportunité, un passage du Psalmiste. Il répète aussi le début de son discours, afin de prévenir en eux le trouble de l'esprit, car il va leur parler de Jésus Christ. Précédemment ils ont entendu dans la paix et le calme la citation qu'il a faite du prophète. Joël; mais le nom de Jésus les eût soudain offusqués; c'est pourquoi l'apôtre ne l'a pas prononcé. Observez encore qu'il ne dit pas : Obéissez à ma parole, mais écoutez ces paroles; et certainement, il n'y avait là rien qui pût les offenser. Enfin, remarquons qu'il évite de toucher tout d'abord aux mystères les plus sublimes et qu'il commence par ce qu'il y a de plus humble : «Jésus de Nazareth», dit-il. Pierre nomme donc la patrie de Jésus; et cette patrie n'était qu'une obscure bourgade; et il ne révèle de lui rien de grand et d'élevé, pas même ce que tout autre prophète en eût annoncé. «Jésus de Nazareth, homme que Dieu a rendu célèbre parmi vous». Ces premiers mots annoncent déjà un grand mystère, et révèlent que Jésus a été envoyé de Dieu. Or, c'est ce que toujours et en toute circonstance le précurseur et les apôtres ont soin de prouver. Ecoutez la parole du précurseur: «Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et se reposer, c'est celui-là». (Jn 1,33) Tel est aussi le témoignage que Jésus Christ lui-même se rend tout spécialement, lorsqu'il dit : «Je ne suis point venu de moi-même, mais le Père m'a envoyé». (Jn 7,28) Et ce langage se retrouve à toutes les pages de l'Évangile.

C'est pourquoi Pierre, le prince du collège apostolique, l'ami du Christ et son ardent disciple, Pierre, à qui les clés du royaume des cieux ont été confiées, et qui a reçu les révélations de l'Esprit, a saisi d'abord ses auditeurs de crainte et d'effroi, et puis il a ranimé leur courage en leur montrant qu'ils n'étaient point exclus des grâces célestes. Enfin, après les avoir ainsi préparés à recevoir le don de la loi, il aborde la grande question de Jésus Christ. Eh ! comment osera-t-il affirmer sa résurrection en face de ceux mêmes qui l'ont fait mourir ? Aussi ne se hâte-t-il pas de dire qu'il est ressuscité, mais seulement que Dieu l'a envoyé vers eux. Et la preuve, ce sont les miracles qu'il a opérés. Encore ne dit-il pas que Jésus les a opérés lui-même, mais que Dieu les a opérés par lui, afin de mieux gagner ses auditeurs par ce langage si empreint de modération. Quant à la certitude de ces miracles, il s'en rapporte à leur propre témoignage. «Jésus», dit-il, «homme que Dieu a rendu célèbre parmi vous par les merveilles, les prodiges et les miracles qu'il a faits par lui au milieu de vous, comme vous le savez vous-mêmes». C'est alors seulement, et comme par incident, qu'il rappelle le crime affreux qu'ils avaient commis, et qu'il s'efforce de les excuser. Mais, en réalité; quoique ce déicide eût été arrêté dans les conseils divins, ils n'en étaient pas moins coupables.

«Ce Jésus», dit-il, «qui vous a été livré par le conseil et la prescience de Dieu, l'immolant par la main des méchants, vous l'avez mis à mort». Nous retrouvons ici le même langage et presque les mêmes expressions dont Joseph avait usé à l'égard de ses frères: «Ne craignez point, car ce n'est pas vous qui m'avez livré, mais c'est Dieu qui m'a envoyé ici». (Gen 15,5) Néanmoins, parce qu'il avait dit que la mort de Jésus était arrêtée dans les conseils divins, les Juifs eussent pu répliquer : Nous avons donc bien fait; c'est pourquoi il les convainc d'homicide par cette parole : «L'immolant par la main des méchants, vous l'avez mis à mort». Il désigne ici Judas et montre que les Juifs n'eussent pu exécuter leur noir dessein, si Dieu ne le leur eût permis et si le traître ne leur eût livré Jésus. Car c'est ce que signifie ce mot «livré», et l'apôtre rejette ainsi tout l'odieux du crime sur Judas qui livra le Sauveur et le trahit par un baiser. Quant à ces mots: «Par la main des méchants», ils se rapportent à la trahison de Judas, ou aux soldats qui crucifièrent le Sauveur, en sorte que les Juifs l'ont, mis à mort, moins par eux-mêmes que «par la main des méchants». Mais comme les apôtres ont toujours soin de prêcher d'abord la passion de Jésus Christ, tandis que Pierre ne fait ici qu'indiquer sa résurrection; et quoiqu'elle soit le point fondamental de la religion, il se contente de l'affirmer. C'est que le crucifiement et la mort de Jésus étaient des faits publics; mais il. n'en était pas encore ainsi de sa résurrection. Aussi ajoute-t-il : «Dieu l'a ressuscité après l'avoir délivré des douleurs du tombeau, et il était impossible qu'il y fût retenu».

Ici l'apôtre nous révèle un grand et sublime mystère : car ce mot : «Il était impossible», signifie que Jésus Christ lui-même a permis au tombeau de le renfermer, et que la mort, en voulant le retenir, a souffert des violences aussi extrêmes que les douleurs de l'enfantement. C'est en effet sous cette image que l'Écriture se plaît à nous représenter les

HOMÉLIES SUR LES ACTES DES APOTRES

efforts de la mort, et elle nous indique en même temps que le Christ est ressuscité pour ne plus mourir. On peut aussi donner un autre sens à ces paroles : «Il était impossible qu'il fût retenu dans le tombeau», et dire qu'elles signifient que la résurrection de Jésus Christ est différente de celle des autres hommes. Et aussitôt, avant que ses auditeurs aient eu le temps de s'arrêter à quelques pensées, Pierre cite le Psalmiste et coupe court à tout raisonnement humain : «Car David a dit de lui». Mais observez combien cette façon de s'exprimer est humble, et c'est la même modestie de langage que ci-dessus. Cependant il ne laisse pas que d'en tirer cette grande leçon, qu'il ne faut pas s'affliger de la mort. «J'ai toujours», dit-il, «le Seigneur en ma présence; et il est à ma droite, afin que je ne sois pas ébranlé. C'est pourquoi vous ne laisserez point mon âme dans l'enfer». (Ps 15,8)

Pierre voulant alors développer cette prophétie, commence ainsi.: «Mes frères». C'est toujours ainsi qu'il s'exprime lorsqu'il veut annoncer quelques grandes vérités; et ce début est bien propre à rendre ses auditeurs attentifs et bienveillants. «Mes frères, qu'il soit permis de vous dire hardiment du patriarche David». Quelle humilité ! et comme il parle modestement, dès qu'il peut le faire sans danger ! Il n'affirme donc pas que la prophétie concerne Jésus Christ à l'exclusion de David; et il agit en cela très prudemment, afin qu'en honorant à leurs yeux cet illustre prophète, il les amène à mieux respecter son autorité. Bien plus, en s'excusant comme d'un trait de hardiesse, de rapporter un fait public, il les loue et les flatte habilement. Aussi ne dit-il pas simplement David, mais le patriarche David. «Qu'il soit donc permis de dire hardiment du patriarche David qu'il est mort et enseveli». Il n'ajoute point qu'il n'est pas ressuscité., mais il le fait assez entendre par ces mots : «Et son sépulcre est parmi nous jusqu'à ce jour». Cette citation suffit à son dessein, et, au lieu d'en venir immédiatement à Jésus Christ, il loue de nouveau le saint roi. «Or, comme il était prophète et qu'il savait que Dieu lui avait promis avec serment».

2. Pierre s'exprime ainsi afin que du moins; par honneur pour David et pour ses descendants, les Juifs accueillissent le dogme de la résurrection. Car si Jésus Christ n'était réellement ressuscité, la prophétie ne serait pas accomplie, et eux-mêmes auraient à en rougir. «Et comme il savait que Dieu lui avait promis avec serment». Ce n'était pas une simple promesse, mais un serment solennel. «Dieu lui avait donc promis avec serment que, selon la chair, le Christ sortirait de sa race, et qu'il serait assis sur son trône». Admirez quels profonds mystères l'apôtre laisse soupçonner ! et comme il cite avec assurance les paroles du prophète, dès qu'il a su s'insinuer dans l'esprit de ses auditeurs. Aussi proclame-t-il ouvertement la résurrection de Jésus Christ. «C'est pourquoi son âme n'a point été laissée dans le tombeau, et sa chair n'a point vu la corruption». Ce langage a droit de nous étonner. Et, en effet, il affirme que la résurrection de Jésus Christ n'est point semblable à celle des autres hommes, et que la mort, qui l'a tenu quelques instants, n'a pu étendre sur lui son empire souverain.

Quant au péché des Juifs, Pierre l'a laissé entrevoir comme dans l'ombre, et sans parler du châtement que ce péché méritait, il s'est borné à déclarer que les Juifs avaient mis à mort le Christ : puis il a exposé les preuves de sa divinité. Mais dès qu'il est démontré que celui qui a été mis à mort, est le Juste par excellence, et l'ami de Dieu, vous avez beau taire le châtement de ce crime, les coupables se condamneront eux-mêmes plus sévèrement que vous ne pourriez le faire. C'est pourquoi, afin de mieux se concilier leur attention, il s'en réfère aux décrets du Père éternel, et tire cette conclusion de la prophétie, qu'«il était impossible» que le Christ restât dans le tombeau.

Mais revenons sur l'explication des premiers versets. «Jésus de Nazareth que Dieu a rendu célèbre parmi vous». Ainsi, le doute n'est plus permis à son égard parce qu'il s'est fait connaître par ses oeuvres. Aussi, Nicodème disait-il à Jésus Christ : «Personne ne peut faire les miracles que vous faites». (Jn 3,2) Pierre dit également : «Dieu l'a rendu célèbre par les merveilles, les prodiges et les miracles qu'il a opérés par lui au milieu de vous». Ce n'est donc point secrètement, puisqu'il a agi devant tout le peuple. C'est ainsi que l'apôtre conduit insensiblement ses auditeurs, des faits qu'ils connaissent à ceux qu'ils ignorent; et quand il dit que tout cela s'est fait «par suite des décrets divins», il semble dire que de leur part ce crime a été involontaire, puisqu'il avait été prévu et réglé dans la sagesse et les conseils du Seigneur. Il passe donc rapidement sur tout ce qui eût pu les contrister, et dirige tous ses efforts à leur prouver que le Christ a été mis à mort. C'était dire à ses auditeurs : Quand vous le nieriez, ceux-ci, à savoir, les apôtres, l'attesteraient. Or, celui qui triomphe de la mort ne pourra-t-il pas plus aisément encore se venger de ses bourreaux ? Certainement. Mais Pierre évite de le dire; et, sans leur annoncer que le Christ exterminera la nation déicide, il se borne à le leur faire comprendre.

HOMÉLIES SUR LES ACTES DES APOTRES

Nous apprenons également du discours de l'apôtre quelle est la signification de ce mot «être retenu». Car celui qui retient une chose avec souffrance, cherche moins à en conserver la possession qu'à s'en décharger et à soulager ainsi sa douleur. C'est aussi avec une admirable justesse que saint Pierre dit : «David parlant au nom du Christ», de peur qu'on ne crût qu'il parlait en son nom. Voyez-vous maintenant avec quelle hardiesse il interprète la prophétie et en expose clairement le sens, en montrant le Christ assis sur son trône ? Or, le royaume du Christ est un royaume spirituel qui n'existe qu'au ciel. C'est pourquoi le fait de la résurrection implique celui de la possession de ce royaume; et le prophète ne pouvait pas ne point en parler, puisque la prophétie concernait le Christ. Mais pourquoi le Psalmiste parle-t-il «de la résurrection du Christ», plutôt que de son royaume ? C'est pour nous révéler un grand mystère. Et pourquoi dit-il qu'il est assis sur son trône ? Parce que du haut des cieux il étend son autorité sur tous les Juifs et principalement sur ceux qui l'ont crucifié.

«Et sa chair n'a point vu la corruption». Cette parole n'exprime pas moins fortement le dogme de la résurrection que celle-ci : « Dieu a ressuscité ce Jésus ». Et voyez-vous comme maintenant il le désigne par son nom ? «Et nous en sommes tous témoins. Après donc qu'il a été élevé, de la main de Dieu»; Pierre en revient encore à Dieu le Père, quoique déjà il ait suffisamment, montré son action, parce qu'il sait combien cet argument est puissant. Il laisse également comprendre, sans le dire ouvertement, que ce même Jésus est monté au ciel, et qu'il y réside. «Et après qu'il a reçu la promesse du saint Esprit». Observez ici que l'apôtre attribue l'envoi de cet Esprit divin au Père, et non au Christ. Mais, après avoir rappelé les miracles de celui-ci, l'attentat des Juifs contre sa personne, et le prodige de sa résurrection, il s'enhardit à en parler librement, et leur cite la déclaration de témoins qui ont tout vu et tout entendu. Cependant, s'il revient fréquemment sur la résurrection de Jésus Christ, il ne parle qu'une seule fois du crime de ceux qui l'ont crucifié, pour éviter de leur être importun. «Après donc qu'il a reçu la promesse du saint Esprit». Quel sublime mystère recèlent ces paroles! Et je pense qu'ici saint Pierre fait allusion à la promesse que Jésus Christ fit à ses apôtres avant sa passion. Aussi remarquez comme en ceci il lui attribue l'action principale, et comme il obtient adroitement un immense résultat. Car si Jésus Christ a répandu l'Esprit saint, c'est de lui que parlait le prophète, quand il disait : «Dans les derniers jours je répandrai de mon Esprit sur vos serviteurs et sur vos servantes, et je ferai paraître des prodiges dans le ciel».

Quelle doctrine se cachait donc sous ces paroles ? Mais à cause même de sa sublimité, l'apôtre la voile aux regards de ses auditeurs, et attribue au Père l'envoi du Saint-Esprit; c'est pourquoi il se borne à énumérer les biens que nous a procurés l'incarnation du Fils, les miracles que celui-ci a opérés, la royauté qu'il a fondée, le peuple au milieu duquel il a paru, et il ajoute comme incidemment que lui aussi donne l'Esprit-Saint. Toute parole qui ne tend pas à l'utilité de ceux qui l'écoutent, est une parole vaine et inutile. C'est ce que témoigne le saint précurseur quand il dit: «Le Christ vous baptisera lui-même en l'Esprit saint». (Mt 3,11) Pierre montre également que Jésus Christ, bien loin d'affaiblir la vertu de sa croix, l'a rendue plus brillante, puisqu'il accomplit en ce jour, à l'égard de ses disciples, la promesse qu'il avait précédemment reçue de son Père. C'était donc, dit l'apôtre, cette promesse qu'il nous avait faite, et qu'il se réservait d'accomplir dans toute son étendue, après le mystère de sa passion. «Je répandrai»; cette expression marque la dignité du bienfaiteur, et l'abondance de ses dons. La suite de ce discours en est une preuve sensible, car c'est après avoir reçu l'Esprit saint, que Pierre annonce hardiment l'ascension de Jésus Christ, et que, pour la prouver, il allègue, à l'exemple du Sauveur, le témoignage du Psalmiste. «Car David,» dit-il, «n'est point monté au ciel».

3. Ici la parole de l'apôtre se relève noblement, et il parle avec fermeté. Il n'a donc plus recours à ces précautions oratoires : qu'il me soit permis de vous dire; mais il s'exprime en toute franchise. «Le Seigneur a dit à mon Seigneur : assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je réduise tes ennemis à te servir de marche-pied». Or, si le Christ est le Seigneur de David, à plus forte raison l'est-il des Juifs. «Assieds-toi à ma droite». Cette parole résume toutes choses. «Jusqu'à ce que je réduise tes ennemis à te servir de marche-pied». Cette citation ne pouvait manquer de renouveler dans les esprits une salutaire terreur, car elle montrait quelle sera la conduite du Seigneur envers ses amis et ses ennemis. Mais, pour se mieux concilier ses auditeurs, Pierre se hâte d'attribuer au Père l'exercice de la souveraineté, et, après avoir proclamé ces sublimes mystères, il abaisse insensiblement son langage.

«Que toute la maison d'Israël sache donc». Voyez comme il prévient le doute et l'hésitation, et comme il continue avec autorité. «Que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus». Il cite les paroles du Psalmiste, et, au lieu de dire : Que toute la maison d'Israël sache donc certainement que le Christ est assis à la droite de Dieu le Père, ce qui marquait la gloire la plus

élevée, il laisse ce privilège, et dit plus humblement que Dieu l'a «fait», c'est-à-dire, l'a établi Christ et Seigneur. Ainsi, il omet de parler de la personne même du Fils, et ne s'arrête qu'à l'action du Père. «Ce Jésus que vous avez crucifié». Que ce dernier membre de phrase est heureux ! et quels remords il devait exciter, dans l'âme de cette multitude. Car l'apôtre, qui lui a d'abord montré toute la grandeur du crime, en désigne ici les coupables, afin qu'ils en comprennent mieux l'énormité, et qu'ils en conçoivent une salutaire terreur. Et en effet, les bienfaits sont moins puissants pour attirer les hommes que la crainte pour les corriger. Mais il est des hommes admirables, de pieux amis du Seigneur, qui sont au-dessus de ce double motif; tel était Paul qui aimait Dieu sans s'inquiéter du ciel, ni de l'enfer.

C'est là véritablement aimer Jésus Christ, et ne point se conduire en mercenaire, qui ne cherche que son profit et son avantage : c'est là être véritablement chrétien, et n'agir que par le principe de l'amour divin. Combien donc notre conduite est-elle digne de larmes, puisqu'appelés à cet héroïsme de vertu, nous ne savons pas même considérer le ciel comme le but d'un utile négoce. Jésus Christ nous promet les plus riches trésors, et nous ne l'écoutons point. Ah ! quels châtements ne mérite pas une telle indifférence ! L'homme qu'excite la tyrannique passion de l'or ne considère point s'il se trouve en rapport avec un étranger, ou un esclave; avec un ennemi, ou un rival implacable, pourvu qu'il espère en tirer quelque argent. Il n'est donc rien qu'il ne fasse volontiers, fallût-il les aduler, les servir, et les tenir pour les plus honnêtes gens du monde, dès qu'il est assuré d'en être grassement payé: tant la soif du lucre éteint en lui toute autre pensée. Eh ! le royaume des cieux est moins puissant sur nous que la vue d'un vil métal ! Cette perspective ne peut émouvoir notre indifférence, et néanmoins celui qui nous promet ce royaume n'est pas un homme ordinaire; c'est le Roi des cieux.

Cependant, à ne considérer même que le royaume qui nous est promis, et le Dieu qui veut nous le donner, il est beau de recevoir un tel don, et de le recevoir de telles mains. Hélas ! nous agissons comme ces insensés à l'égard desquels un roi veut couronner mille bienfaits en les associant à l'héritage de son fils, et qui ne savent que mépriser ses offres généreuses. Mais, au contraire, que le prince des méchants, celui qui, plein de malice, a précipité nos premiers parents et toute leur postérité dans un abîme de maux, nous présente une obole, et soudain nous courons l'adorer. Dieu nous promet un royaume, et nous le méprisons; le démon nous entraîne vers l'enfer, et nous l'honorons. Ainsi, d'un côté le Seigneur, et de l'autre le démon. Mais quelle différence encore dans leurs commandements ! Oui, supposons qu'il n'existe ni Dieu, ni démon, ni ciel, ni enfer, cette différence seule suffirait à éclairer notre choix. Et, qu'ordonnent-ils donc l'un et l'autre ? Le démon, tout ce qui souille l'homme; et Dieu, tout ce qui fait sa gloire et son honneur. Le démon, tout ce qui nous rend malheureux et infâmes; et Dieu, tout ce qui nous apporte la paix et la tranquillité. Ecoutez en effet les paroles de l'un : «Apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur, et vous trouverez le repos de vos âmes». (Mt 11,29) Quel est, au contraire, le langage de l'autre ? Soyez dur et inhumain, furieux, et moins homme que bête féroce. Quant aux résultats de ces commandements, de quel côté est l'utilité et l'opportunité ? Mais, à part toutes ces considérations, il suffit de savoir que l'un des deux est le démon; et, si nous en sommes bien persuadés, nous le vaincrons avec plus de gloire. Car l'utilité du précepte, et non sa facilité, nous doit faire connaître celui qui nous porte un véritable intérêt. C'est ainsi que les pères donnent à leurs enfants des ordres sévères, et les maîtres à leurs esclaves; mais ils n'en sont pas moins pères et maîtres, tandis que les autres sont dépendants et serviteurs.

Et maintenant, voulez-vous examiner la question sous le rapport du bonheur ? La solution en est facile et évidente. Et en effet, y a-t-il parité de satisfaction entre l'homme irascible et furieux et l'homme doux et patient ? L'esprit de ce dernier possède le calme d'une paisible solitude et l'âme du premier ressemble à ces places publiques où se presse une foule importune et où les gens qui conduisent des chameaux, des mulets et des ânes, crient à tue-tête pour avertir les passants de se garer. Oui, je comparerai le méchant à ces villes où l'on n'entend que le bruit de l'enclume et du marteau et où l'encombrement est si grand qu'à chaque pas on risque de heurter les autres ou d'en être soi-même heurté. Mais le juste est semblable à une montagne dont le sommet jouit de la douce haleine des zéphirs et s'illumine des rayons d'une pure lumière. Des sources jaillissantes abreuvant mille fleurs qui en font un délicieux jardin; l'on dirait une prairie que le printemps a émaillée de plantes et de fleurs et qu'il arrose de limpides ruisseaux. Ajoutez au plaisir des yeux celui de l'oreille que charment de suaves mélodies. Car, ou les oiseaux chantent sur les cimes élevées des grands arbres, ou la cigale, le rossignol et l'hirondelle harmonisent leurs voix et leurs concerts: D'autres fois c'est le zéphyr qui se joue dans les hautes branches des arbres et qui, agitant les pins et les mélèzes, imite les chants mélodieux du cygne; ou ce sont les lis et les roses de la vallée qui

HOMÉLIES SUR LES ACTES DES APOTRES

s'inclinent comme dans un fraternel embrassement et présentent l'image d'une mer calme et tranquille. Les fleurs nous offrent d'autres emblèmes non moins gracieux. Ainsi la rose symbolise l'arc-en-ciel, la violette la mer azurée, et le lis le ciel. Mais cet admirable spectacle de la nature qui réjouit l'oeil, récrée également le corps. On y respire en effet un tel bien-être qu'on se croit plutôt dans les cieux que sur la terre.

4. Dirai-je encore que le murmure des eaux qui se précipitent en cascade et frémissent sur un lit de cailloux, détend nos membres fatigués et provoque un doux sommeil ? Cette description vous charme et vous ferait aimer la solitude; mais combien plus délicieux est l'état d'une âme humble et patiente. Et ne croyez pas que ma parole se soit égayée dans cette description pour le seul plaisir de peindre la nature et d'en tracer un riant tableau; non, non. J'ai voulu vous montrer quels sont les charmes de la patience, et vous faire comprendre qu'il est plus doux et plus utile de vivre avec un homme vraiment patient, que d'habiter ces lieux enchanteurs. Et en effet, jamais il ne déchaîne autour de lui le souffle violent de l'aigle, et son langage doux et modéré ne rappelle que les brises légères d'un paisible zéphyr. Ses reproches eux-mêmes sont pleins de bienveillance et imitent le chant des oiseaux. Comment donc ne pas trouver auprès de lui le véritable bonheur ? Si sa parole ne peut rien sur le corps, du moins elle calme et récrée l'âme; et les soins habiles d'un médecin coupent moins vite la fièvre que la parole d'un homme patient n'apaise un esprit furieux et emporté. Eh ! pourquoi parler du médecin, puisqu'un fer rouge qu'on plonge dans l'eau, perd sa chaleur moins promptement qu'un cœur courroucé ne se calme au contact d'un homme patient ? Mais de même qu'on ne fait sur la place publique aucune attention au chant des oiseaux, ainsi mes paroles frappent inutilement l'oreille d'un esprit furieux et irascible. Combien donc la douceur est préférable à la colère et à l'emportement. D'ailleurs Dieu nous commande la première et le démon la seconde. Aussi, quand même il n'existerait ni Dieu, ni démon, n'oubliez point que nos propres intérêts nous prescriraient encore de cultiver cette vertu et de fuir ce vice.

Et en effet, l'homme doux et patient est débonnaire pour lui-même et utile aux autres, tandis que l'homme violent et irascible devient ennuyeux à lui-même et inutile aux autres. Eh ! y a-t-il rien de moins aimable et de plus triste, de plus fatigant et de plus insupportable que de vivre avec un esprit de ce caractère, tandis que nos relations avec un esprit pacifique sont empreintes de charmes et de douceurs ! Il vaut mieux habiter avec une bête féroce qu'avec le premier; car celle-ci s'apprivoise et devient soumise, mais celui-là s'irrite des démarches mêmes que vous faites pour l'apaiser, tant la colère est son état habituel ! Les jours joyeux et sereins de l'été et les tristes frimas de l'hiver sont moins opposés que ces deux hommes.

Mais, avant d'exposer tous les maux dont la colère est le principe à l'égard du prochain, examinons ceux qu'elle nous attire. Sans doute c'est déjà un grand mal que de nuire à ses frères, et j'en parlerai plus tard. Pour le moment je vous demande quel bourreau déchire les côtés comme la colère et l'emportement, quel dard transperce le corps aussi cruellement, et quel accès de folie ébranle aussi complètement la raison ? J'en ai connu plusieurs que la colère a rendus malades; et, de toutes les fièvres, celles-ci sont les plus dangereuses. Mais si tels sont les ravages que cette passion porte dans le corps, que seront ceux dont elle afflige l'âme ? Eh ! ne dites point qu'on ne les voit pas au dehors, mais pensez que si l'homme furieux et emporté se nuit ainsi à lui-même, il ne peut amener pour les autres que de terribles malheurs. Plusieurs en effet ont perdu la vue par suite d'un accès de colère, et plusieurs autres sont tombés dans de graves maladies. Mais l'homme vraiment patient soutient sans fléchir le poids de l'adversité. Et cependant, malgré, toute la rigueur de ses commandements et en dépit des supplices de l'enfer où ils nous conduisent, le démon, cet ennemi juré de notre salut, se voit obéi avec plus d'empressement que le Sauveur Jésus, qui est notre bienfaiteur et qui ne nous intime que des préceptes faciles, salutaires, et non moins utiles à nous-mêmes qu'à nos frères.

Rien de plus dangereux, mon cher frère, que la colère et l'emportement. Si sa violence ne dure qu'un instant, les suites en sont bien graves. Car souvent toute la vie ne suffit pas pour réparer un mot prononcé dans la colère; et un seul acte d'emportement brise souvent toute une carrière. Mais ce qui est plus déplorable encore, c'est que souvent un instant, une action et une parole nous font perdre les biens éternels et nous dévouent aux plus affreux supplices. Je vous en conjure donc, muselez cette bête féroce. Mais c'est assez parler de la douceur et de la colère, et si vous voulez poursuivre ce parallèle entre l'avarice et la générosité, l'impureté et la chasteté, la jalousie et la bienveillance, vous trouverez entre elles la même différence. Il me suffit de vous avoir montré à reconnaître par le seul énoncé du précepte quel en est l'auteur, Dieu ou le démon. Ah ! obéissons à Dieu et ne nous précipitons

HOMÉLIES SUR LES ACTES DES APOTRES

point dans l'enfer; et tandis que nous en avons le temps et la facilité, purifions notre âme de la tache du péché, afin que nous obtenions les biens éternels, par la grâce et la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ, à qui soit, avec le Père et l'Esprit saint, la gloire, l'honneur et l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.